

Le théâtre coupable et nécessaire de Wallace Shawn

Hélène Jacques

Number 125 (4), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2102ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacques, H. (2007). Le théâtre coupable et nécessaire de Wallace Shawn. *Jeu*, (125), 169–173.

HÉLÈNE JACQUES

Le théâtre coupable et nécessaire de Wallace Shawn

« **O**ù est-ce qu'on était ? » se demande le personnage du monologue *la Fièvre* de Wallace Shawn. « Pas sur les rives des lacs, pas dans le refuge – on était là, juste là, à cette table-là, dans le restaurant¹. » Notre façon de vivre, notre statut social, nos convictions, dépendent en effet beaucoup de l'endroit où l'on se trouve, qui forge notre point de vue sur le monde. Selon que l'on savoure un saumon en sauce accompagné d'un vin raffiné dans un chic restaurant, que l'on apprécie le ballet, les beaux tableaux, les émotions esthétiques, ou que l'on « mang[e] de la crasse » (PD) en errant dans les rues d'un pays pauvre, on réside du côté des nantis ou de celui des démunis.

On perçoit le monde comme un immense territoire à découvrir, rempli de curiosités et de beautés à célébrer, ou comme l'arène d'une lutte interminable pour la survivance. Constat banal : d'un côté les riches, de l'autre les pauvres. Car si les hommes sont tous égaux, leur « emballage », toutefois, diffère. Les petits sans-le-sous portent des vêtements troués, rapiécés, usés, sales, tandis que les enfants de bonne famille, « précieux, délicats, fragiles »,

Le Pleureur désigné et la Fièvre

TEXTES DE WALLACE SHAWN ; TRADUCTION DE PHILIPPE DUCROS. MISE EN SCÈNE : STACEY CHRISTODOULOU ; SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES : EO SHARP ; ÉCLAIRAGES : DAVID PERREAULT NINACS ; MUSIQUE : LUDOVIC BONNIER ; PHOTOGRAPHIE : ROGER LEMOYNE ; VIDÉO : DAYNA MCLEOD ; ACCESSOIRES : LYNE PAQUETTE. AVEC (*LE PLEUREUR DÉSIGNÉ*) JEAN BOILARD (JACK), MARIKA LHOUMEAU (JUDY), MICHEL MONGEAU (HOWARD) ET (*LA FIÈVRE*) PHILIPPE DUCROS (L'HOMME). PRODUCTION DE THE OTHER THEATRE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 27 MARS AU 14 AVRIL 2007.

1. Les citations en français de *la Fièvre* et du *Pleureur désigné* proviennent des traductions de Philippe Ducros, qu'il a eu la gentillesse de me laisser lire. Dorénavant, je ferai suivre les citations de l'une et l'autre de ces traductions par les sigles (F) pour *la Fièvre* et (PD) pour *le Pleureur désigné*.

le sont « à cause de la façon dont [ils sont] emballés – à cause des sous-vêtements douillets déposés sur [leurs] lits, des bas douillets pour protéger [leurs] pieds » (F).

Wallace Shawn, on peut l'imaginer, fut l'un de ces enfants fragiles bien emballés. L'auteur américain, bien connu pour ses performances d'acteur au petit et au grand écran – on l'a vu au cinéma dans *Manhattan* de Woody Allen, dans *My Dinner with Andre*, film de Louis Malle que Shawn a coécrit avec Andre Gregory, de même que dans plusieurs séries télévisées –, a en effet grandi dans les cossues maisons du Upper East Side de Manhattan, parmi l'élite intellectuelle et artistique qui composait l'entourage de son père, éditeur du journal *The New Yorker*. Initié au monde de l'art et des idées dès son jeune âge, ce diplômé de Harvard et de Oxford, en outre citoyen du pays le plus riche et le plus puissant de la planète, se situe résolument du côté des privilégiés.

D'où, sans doute, la vision du monde manichéenne se dessinant dans deux textes de Shawn, écrits au cours des années 90², que la compagnie montréalaise The Other Theater³ a présentés au printemps dernier. On devine aisément entre les lignes le caractère autobiographique de *la Fièvre*, monologue dans lequel un homme, amateur d'art et de voyages, raconte comment ses périple dans des pays pauvres ou en guerre, parce qu'ils ont installé en lui une culpabilité indélébile, une obsédante conscience des « autres » et du confort dont ils sont privés, l'empêchent dorénavant de profiter « des choses qui avant [l']auraient réjoui » (F), de vivre avec insouciance la belle existence dont son milieu lui a fait cadeau. Dans *le Pleureur désigné*, une révolution populaire écrase l'élite intellectuelle et artistique dont fait partie l'écrivain Howard, alors que Jack, personnage ambivalent, sans convictions fermes, fuit les événements de la crise secouant son pays et se désengage au point de perdre toute curiosité, toute sensibilité – à l'égard des arts comme de ses proches. Si ces deux pièces proposent une vision du monde polarisée, elles exposent en revanche de multiples façons d'habiter l'endroit où l'on a eu la chance ou le malheur de naître. Que faire face à l'injustice ? Comment agir pour changer l'ordre établi ? L'homme de *la Fièvre*, œuvrant à s'engager efficacement, pose inlassablement ces questions, jusqu'au délire, sans parvenir à y répondre ; Jack, à l'inverse, rejette toute forme d'action individuelle, et le lecteur ou le spectateur estime bien davantage le personnage de Howard, représentant l'élite condamnée, que le cynique Jack. La prémisse de ces deux textes constitue certes un constat banal. Mais la réflexion que propose Shawn, m'apparaissant d'autant plus bouleversante qu'elle me semble issue de préoccupations qui me sont très proches, s'avère complexe et nuancée.

2. *The Fever*, 1990 ; *The Designated Mourner*, 1997.

3. Ces deux bonnes productions m'ont fait découvrir le théâtre de Shawn et constituent le prétexte à cette chronique. Je rappelle par ailleurs que The Other Theatre, compagnie fondée en 1991 et dirigée par Stacey Christodoulou, se consacre à la création de textes d'auteurs étrangers, souvent contemporains (Sarah Kane, Peter Handke, Rainer Werner Fassbinder, etc.).



Le Pleureur désigné de Wallace Shawn, traduit par Philippe Ducros et mis en scène par Stacey Christodoulou. Spectacle de The Other Theatre, présenté au Théâtre Prospero au printemps 2007. Sur la photo : Marika Lhoumeau (Judy) et Jean Boilard (Jack). Photo : Maxime Côté.

Néanmoins tout le théâtre de Shawn ne remue pas de telles questions politiques ou idéologiques. *A Thought in Three Parts* (1976) ou *Marie and Bruce* (1979), par exemple, qui présentent des couples en crise, interrogent la nature et les règles de relations humaines dysfonctionnelles. De forme éclatée, mettant en scène des personnages dénués d'une psychologie réaliste, ces pièces, de même que *Aunt Dan and Lemon* (1985) où la notion de responsabilité sociale apparaît de manière plus évidente, reposent sur une structure semblable à celles des dernières pièces, au sens où les adresses au public, les digressions, les analepses, fréquentes dans *la Fièvre* et *le Pleureur désigné*, y abondent. Mais dégager des correspondances formelles entre les textes ne me semble pas le seul moyen d'envisager la cohérence de cette œuvre : de la première aux dernières pièces, j'entrevois également un mouvement de l'intime au social qui marque l'évolution de l'univers de l'auteur. Le rapport de force qui régit le couple est envisagé, dans *la Fièvre* et *le Pleureur désigné*, de manière macroscopique, englobant désormais les classes et les groupes sociaux, l'individu et le monde. La politique du couple, fondée sur des relations de forces inégales, la manipulation, l'abus, les petites trahisons quotidiennes, la violence verbale, correspond en somme, décuplée, à la politique du monde.

Le point de vue de la coquerelle

La Fièvre de Wallace Shawn, traduit par Philippe Ducros et mis en scène par Stacey Christodoulou. Spectacle de The Other Theatre, présenté au Théâtre Prospero au printemps 2007. Sur la photo : Philippe Ducros. Photo : Stacey Christodoulou.

Si bien que la lecture des pièces tout comme les mises en scène de Stacey Christodoulou ont laissé en moi une impression amère, une sensation désagréable, voire un certain dégoût. Le délire de l'homme de *la Fièvre* vomissant ses tripes dans la toilette encrassée d'un hôtel de pays pauvre, les obscénités de Jack qui, « au lieu de chier dans la toilette, [chie] sur [un] livre » (*PD*) ou se masturbe par désœuvrement y sont sans doute pour quelque chose... Il y a dans l'ensemble de la dramaturgie de Shawn une propension à fouiller l'abject, à représenter ce que l'homme commet de plus vil : insultes, rejets, abus, penchant pour une sexualité purement génitale des amants dans le couple, et toutes les formes de cruauté – viol, torture, meurtre – auxquelles s'adonnent soldats endoc-

trisés, gouvernements ivres de pouvoir et autres guérilleros radicaux qu'évoquent les protagonistes.

Ainsi les pièces de Shawn, abordant crûment les sujets les plus durs, placent le lecteur dans une situation d'inconfort parce qu'elles l'entraînent dans un univers cauchemardesque où les phobies et les hantises prennent forme. « Ensuite je suis assis, je frissonne sur le plancher de la toilette, le carrelage de tuiles froides dans une nuit chaude dans un pays chaud, et j'arrive pas à me relever pour retourner au lit. [...] Et dans le coin de la toilette – brun contre la tuile – il y a un insecte, gros, comme une coquerelle – elle est plate, lourde – des jambes très fortes, on dirait du métal – pis elle attend, blottie, en train de décider dans quelle direction bouger. – Pis en une seconde elle s'est rendue derrière l'évier, pis elle se glisse dans un



trou trop petit pour qu'elle puisse y entrer, mais elle y entre – elle entre – elle est plus là. Et je me vois. Je me vois » (F). Rappelant le Gregor Samsa de Kafka, l'homme de *la Fièvre* entre comme l'insecte dans un trou noir, celui de son délire, lorsqu'il plonge au fond de sa mémoire pour évoquer une enfance douce et choyée, se souvient de l'éveil de sa conscience sociale, de ses premiers voyages. Dans les pays pauvres qu'il visite sans relâche, il devient littéralement l'insecte néfaste à écraser, celui qui, dans son pays riche, profite et exploite. S'enfonçant toujours davantage dans son cauchemar, il glisse tout naturellement de la salle de bains à une cellule de prison où, perdant l'illusion qui l'avait bercé, celle de croire que « la vie devait être célébrée » (F), il est battu par un garde et envoyé au plancher, avec les coquerelles dont il partage en rêve le sort.

Wallace Shawn a d'abord joué lui-même ce texte hors des salles de théâtre, pour des publics restreints dans des appartements new-yorkais, entretenant ainsi avec les spectateurs une relation de proximité d'autant plus dérangeante, j'imagine, que le texte prend les allures d'une confession. Non plus enveloppé dans la noirceur de la salle, le spectateur écoute et regarde l'acteur se défaire, avouer son impuissance, analyser son sentiment de culpabilité. Inconfortable, il doit faire face à celui qui ne trouve d'autre moyen d'agir que de se transformer volontairement en coquerelle pour passer de « l'autre côté », qui appelle son exécution, souhaite purger sa peine. L'acteur se repentant en s'adressant directement au spectateur, il l'interpelle dans le même mouvement, recherche son empathie, lui impose une réflexion nécessairement compromettante parce que semblable à la sienne. Le spectateur a le choix d'adhérer au point de vue du personnage, c'est-à-dire de partager son questionnement, ou encore de le refuser – et d'écraser la coquerelle, ainsi que le souhaite, peut-être, l'homme de *la Fièvre*⁴.

L'art responsable

Car ce monologue porte essentiellement sur le sentiment de culpabilité du personnage : « J'ai toujours dit à mes amis, [...] [o]n devrait célébrer la vie. On devrait comprendre que la vie est belle. Oui, mais on peut pas célébrer dans la pièce même où des gens sont torturés, où des gens sont tués. Il faut savoir, où est-ce qu'on est, et où sont ceux qui se font torturer pis tuer ? » (F) Comment, en effet, goûter les moments de bonheur de la vie lorsque l'on sait que d'autres n'ont pas les mêmes conditions d'existence et que, souvent, ils en souffrent ? « Mais j'aime le violon, se dit l'homme. J'aime la musique, les danseurs, tout ce que je touche, tout ce que je vois. La ville avec ses lumières, les théâtres, les cafés, les kiosques à journaux, les livres. » (F) Comment apprécier ces plaisirs esthétiques alors que certains « se font réveiller tout à coup en pleine nuit par des hommes armés [...], sont écrasés à coups de bottes jusqu'à ce que leurs lèvres soient enflées comme des oranges, dégoulinantes de sang » ? (F) Déjà dans *My Dinner with Andre*, Shawn interrogeait la fonction de l'art, qui permet notamment de percevoir une « réalité augmentée », donne l'occasion de se sentir pleinement vivant. Durant leur longue conversation, Andre soutient qu'il est parvenu à un tel état grâce à des rituels collectifs en compagnie de

4. Dans la mise en scène dépouillée de Christodoulou, où une chaise et une table de chevet composaient le décor, les éclairages jaunâtres et bleutés sur Philippe Ducros isolaient l'acteur des spectateurs, ce qui amoindrit sans doute l'effet du théâtre « à domicile ». Mais la salle intime du Prospero étant très exigüe, la proximité entre les spectateurs et l'acteur s'enfonçant dans son délire devant eux a tout de même provoqué un malaise, un inconfort palpable.



Le Pleureur désigné de Wallace Shawn, traduit par Philippe Ducros et mis en scène par Stacey Christodoulou. Spectacle de The Other Theatre, présenté au Théâtre Prospero au printemps 2007. Sur la photo : Michel Mongeau (Howard) et, à l'arrière-plan, Marika Lhoumeau (Judy) et Jean Boillard (Jack).
Photo : Maxime Côté.

Shawn fait un portrait implacablement sombre, selon cette perspective si pessimiste ? Étonnamment, c'est sans doute Jack, l'insensible et sinistre personnage du *Pleureur désigné*, qui offre une forme de réponse à ces questions. Dans son monde chamboulé d'où l'élite a été éliminée, le bonheur surgit, à la toute fin de la pièce, d'une sensation qu'il est de nouveau en mesure d'apprécier : « Je suis resté très longtemps assis sur le banc, perdu – plongé profondément – dans l'expérience d'un plaisir physique incroyable, peut-être du plus grand plaisir qu'on peut connaître sur cette terre – la douce caresse toujours changeante d'une brise en début de soirée. » (PD) S'il ne refait pas le monde, s'il n'entraîne pas de révolution ni ne change concrètement les innombrables vies de souffrance, l'art nous enseigne à tout le moins à saisir au vol ces instants lumineux, peu importe où l'on se trouve, de quel côté du monde on réside. Car « on a besoin de réconfort, on a besoin de consolation » (F). C'est ce que les personnages de Shawn recherchent maladroitement, dans un théâtre ébranlant dans le même mouvement la conscience et le confort du petit nombre de lecteurs et spectateurs privilégiés qui veulent comme eux goûter, malgré tout, aux beautés du monde. **]**

Grotowski, tandis que Wallace suggère que l'expérience esthétique peut surgir de la banalité quotidienne. Quel luxe, quel privilège que cet art qui apparaît scandaleux dans *la Fièvre*, dans la mesure où certains vivent chaque jour la « réalité augmentée » recherchée par l'artiste, et ce, car ils y sont violemment contraints, qu'ils ont l'estomac creux ou le couteau sur la gorge !

Mais une fois ce constat posé, cette culpabilité avouée, que faire ? Voter pour les politiciens qui promettent de lutter contre l'injustice ? Transmettre à nos enfants les valeurs de compassion et de respect ? Faire de l'art pamphlétaire et militant ? Abandonner sa vie de confort et adopter le point de vue de la coquerelle ? Les belles intentions, les bons sentiments, finit par conclure avant de sombrer dans le sommeil l'homme de *la Fièvre*, ne changeront rien à l'ordre du monde. Tout au plus permettront-ils de soulager un instant les remords assaillant tout un chacun.

Dès lors pourquoi ces pièces, ces mises en scène, et pourquoi ces lignes que j'écris ? À quoi sert un art qui a si peu d'impact dans la société dont